

Philippe Bertrand

# Le Claon





Armand. Trois heures.

Je l'ai connu trois heures, à la suite de l'enterrement de sa fille. C'est bizarre les enterrements, c'est un mélange de peine et de joie. On souffre, bien sûr, on compatit mais on revoit aussi des gens qu'on n'avait pas revus depuis longtemps, cela fait chaud au cœur, on se retrouve après le cimetière, on discute, on reparle des bons moments passés avec la personne disparue...

Ces trois heures-là, j'y pense souvent ; pas tous les jours, ce serait exagéré mais très souvent. Elles m'ont beaucoup marqué.

D'abord, parce que je ne l'avais jamais vu et quasi jamais entendu parler de lui. Ou... pas dans ces termes.

Parce qu'il m'a parlé comme s'il m'avait toujours connu et attendu, comme si j'étais la possibilité, dans son esprit, d'un fils qu'il n'avait jamais eu... et parce que c'était le père de ma sœur décédée, l'*homme* qui avait aimé ma mère avant qu'elle aime mon propre père.

Bien sûr, il était bouleversé mais il est venu vers moi et m'a parlé naturellement, avec une grande douceur. Oui, une grande douceur et humanité émanait de lui. Il m'a dit qu'il avait toujours aimé ma mère et cette sincérité empreinte d'impudeur confiante m'a surpris et fait comprendre que j'avais encore beaucoup de chemin à parcourir avant de devenir comme lui, libre de tout préjugé, capable de me mettre à nu et... faire tout simplement confiance.

Armand est mort un mois après. Bien sûr, il avait quatre-vingt-quatre ans, bien sûr, il avait un problème cardiaque depuis plusieurs années mais j'ai perçu cet événement comme un renoncement à la vie parce que sa carapace avait trop enduré, parce que, là, c'était beaucoup trop.

Et son départ, ajouté à l'impression globale qu'il m'avait faite – indélébile – m'a bouleversé, m'a amené à me pencher sur lui, son passé, son travail, ses origines... et à écrire, pour la première fois.

On m'a dit des choses, on m'a éclairé, on a ressorti du passé des souvenirs, on m'a fait entendre ce que je n'avais jamais entendu.

« On » ? Oui, « on », ce sont des proches, des personnes qui ont su, se sont tues. Ma propre mère l'a voulu. Elle avait, en refaisant sa vie, m'a-t-on dit, tourné la page. Ou, en tout cas, tourné le dos au passé devant ses enfants, devant mon père. Et c'est vrai que, moi, je n'avais jamais regardé par-dessus son épaule,

je n'avais rien vu, subodoré et les quelques bribes dans le brouillard qui avaient percé, elle les avait bien colorées, à sa façon... en noir.

« On » m'a redonné des contours aux formes qui s'agitaient dans la brume.

Maman, elle, avait toujours fait en sorte que les choses ne réapparaissent pas. Elle est allée loin dans ce processus puisqu'elle avait imposé à sa propre fille de ne pas emmener-jamais-son fils-David – mon neveu – chez son grand-père-Armand-de mettre des barbelés – entre les êtres – qui devenaient ses choses et dont elle disposait.

David m'a dit que cet ordre avait été respecté pendant longtemps puisqu'il n'avait vu son grand-père qu'à sa majorité et le découvrait quasiment comme moi, au moment de l'enterrement.

C'est ce qui m'a le plus estomaqué.

L'ordre de Maman, pas tant que ça. M'est revenu à l'esprit son feu de la Saint-Jean avec mes photos, celles de mes ex, quand je m'étais marié. J'étais allé dans le jardin la voir et je lui avais dit – *naïvement* est un euphémisme – : « Tiens, tu brûles des papiers ? » Inutile de préciser qu'elle m'avait répondu calmement et fermement-sans fioritures ni circonvolutions – sans aucune tergiversation – d'un « oui » grêle et en même temps décomplexé, dont la prestance assurée ne m'avait pas conduit vers la route cabossée et pleine de fondrières, menant au pays du doute.

Quelques semaines plus tard, ne retrouvant pas les précieux clichés, j'avais vu poindre la fumée du soupçon, au fond du jardin de mes pensées, j'étais allé demander confirmation à Maman et avais eu l'écho du « oui » du jardin, agrémenté d'un petit sourire malicieux, absolument pas contrit, fier de lui, et de son devoir accompli.

*Au collège, j'étudiais **L'Amiral des mots** de Pierre Aroneanu. Année 2006. Avec une classe de 5è. On naviguait sur les mers, avec cette armada de mots français, d'origine étrangère et, parfois, étrangement étrangers : « Orange », « café », « zéro », « chiffre » ont surpris plus d'un élève. Certains me faisaient remarquer qu'un homme politique, aux idées bien tranchées, avait dû s'écorcher la langue en les prononçant, tous ces mots d'origine arabe !*

*D'autres portaient – je le voyais dans leurs yeux – avec « poussah »,*

*« puma » sous le bras et fuyaient leur quotidien, le temps d'une lecture. « Ouais, mais pour placer poussah dans une phrase... », c'est vrai, c'était plus difficile.*

Quand j'ai fait ce conte que j'aimais beaucoup, j'ai pensé à Armand, d'origine italienne. En fait, c'est peut-être la raison majeure qui a fait que ma mère est allée avec mon père. Bien sûr, mes parents se sont plu. J'ai entendu « coup de foudre », dans certaines bouches. Mais j'ai entendu aussi que la famille avait pu faire pression... avait fait pression. A une époque,

on le sait et on l'a oublié, les Italiens, c'étaient des Maghrébins. En France. Des parias à la « Cavanna ».

Une des rares choses que j'ai entendues de la part de ma mère, à ce propos, c'était qu'« il » était parti, qu'elle n'avait plus d'argent et que Lulu – ma sœur – avait été élevée chez ses grands-parents, à Florent. Un déserteur. Un lâcheur.

Quand je l'ai vu, lui, à 84 ans, au-dessus de Lulu, avec des larmes qui coulaient, murmurant « ma petite fille », il ne me donnait pas l'impression d'un homme ayant pu volontairement abandonné sa famille. En fait, je n'avais jamais vu un homme de cet âge pleurer. Ne cherchant pas à cacher ses pleurs. Ne cachant rien, même son amour pour ma mère lorsqu'il m'avait adressé la parole, quelques minutes plus tard. A moi, qu'il n'avait jamais vu, qui étais le fils d'un autre homme, de celui qui l'avait remplacé dans le cœur de ma mère. Cela sautait aux yeux qu'il ne m'avait pas adressé la parole, juste par convenance, juste par politesse, mais pour me dire...

Je me suis dit que cet homme avait vécu pendant de longues années, continuant à penser à ma mère. Mais sachant qu'elle dormait avec un autre homme, qu'elle avait eu deux autres enfants, qu'elle avait dénié le passé.

J'ai su qu'il avait téléphoné régulièrement à ma mère, après le décès de mon père. « On » me l'a dit. Pour dire « je ne t'oublie pas, je ne t'oublierai pas », sans opportunisme, sans idée malsaine, juste parce

qu'il ne l'avait jamais oublié mais qu'il ne pouvait pas appeler du vivant de mon père. Ils avaient tous les deux 70 ans, au moment où Papa est parti.

Quand j'étais gamin, je ne savais même pas qu'Armand existait. Ma mère ne m'a rien dit. Lulu, c'était ma sœur, l'aînée. C'est tout.

Quand j'allais en vacances à Florent, je ne pouvais pas penser que les lieux que j'empruntais étaient connus de lui, qu'il avait connu mes grands-parents, la maison, les chemins, les odeurs, les personnes.

**George Bardet**, par exemple, avec sa ferme et ses vaches que je ramenaï fièrement le soir, du haut de mes dix ans ... ne me rendant pas compte que le parcours du champ à l'étable était connu par cœur par les animaux. Un grand meneur de bêtes, un leader !

**Mon grand-père**, avec son œil en moins qui m'impressionnait, qui me faisait peur parfois, quand il arrivait subrepticement dans sa grange où je me trouvais. Je prenais cette intrusion comme une menace, une censure. Pour moi, c'était l'empêcheur de tourner en rond alors qu'il avait peur pour moi. C'était un charron, à la retraite. Le matériel pouvait sectionner des doigts, des membres : scies de toutes sortes, lames coupantes... Et il se méfiait d'autant plus qu'il me considérait comme un « voyou » dixit à ma mère. Avoir mis son chat dans une bassine remplie d'eau et avoir changé de cages certains lapins, tout en leur donnant de

l'herbe mouillée comme viatique, ne plaident pas en ma faveur.

**Ma grand-mère**, qui avait vécu longtemps dans la forêt, qui avait vu des laies avec leurs petits, qui brodait les oiseaux qu'elle voyait et entendait toute petite déjà. J'ai toujours, à 48 ans, au-dessus de mon lit, un des canevas.

Elle connaissait les noms des oiseaux et remplaçait les livres – en mieux – car elle racontait bien et c'est ce qu'elle avait vécu.

Elle me disait que les biches pouvaient pleurer, comme les hommes. Mon grand-père, par exemple, n'avait pu achever, un jour, l'animal.

Un chasseur l'avait blessé. Il fallait finir le travail et mon grand-père n'avait pu le faire, en voyant les larmes couler. Ce jour-là, j'avais vu l'empêcheur de tourner en rond différemment.

Ce qui me faisait mourir de rire, c'était l'aspect politiquement incorrect de ma grand-mère, peu orthodoxe. Toute la famille savait qu'elle tirait très bien à la carabine. Elle avait de magnifiques perruches et, un jour, un rat les avait pris pour cibles. Elle avait visé et sans hésitation alors que les oiseaux étaient très proches de sa cible, elle avait dégommé le rongeur. C'était l'époque où je lisais les BD bien traditionnelles : les Tintin, les Astérix, les Lucky Lucke... Pour moi, mémère, c'était Calamity Jane.

Pourquoi des rats ? Je ne vivais pas à la campagne, cela multipliait mon étonnement. « On » m'avait fait remarquer que la maison se trouvait près des fermes, de la paille, des animaux. Le grand-père avait même eu le nez un peu rongé, une nuit. Cela me faisait moins rire.

Hélène, ma grand-mère, outre son côté Nature, bio, jouait au tiercé. Rien de bien original, surtout à l'époque où Internet n'existait pas. On allait au bistrot, c'était convivial et, en même temps, on faisait son tiercé. Oui mais ce qui m'impressionnait chez ma grand-mère, c'était l'organisation. En amont, elle se réunissait avec une voisine, Jeannette Baudin, « la Jeannette ». Elles passaient des heures à éplucher les pronostics, faisaient des commentaires, pesaient le pour et le contre et, surtout, ne se contentaient pas de trois chiffres. Elles faisaient un certain nombre de combinaisons.

La cerise sur le gâteau, c'est qu'elles gagnaient !

Bien sûr, pas des sommes colossales, mais elles gagnaient régulièrement.

Hélène, elle a une place à part, dans mon cœur. Elle m'aimait beaucoup, ça se voyait, essayait de m'acheter ce que je préférais, quand elle préparait les repas. Mais elle aimait plus que les autres... mes imitations et mon accent. « Vas-y, imite nous quelqu'un, Deferre, Giscard... n'importe qui mais parle ! »